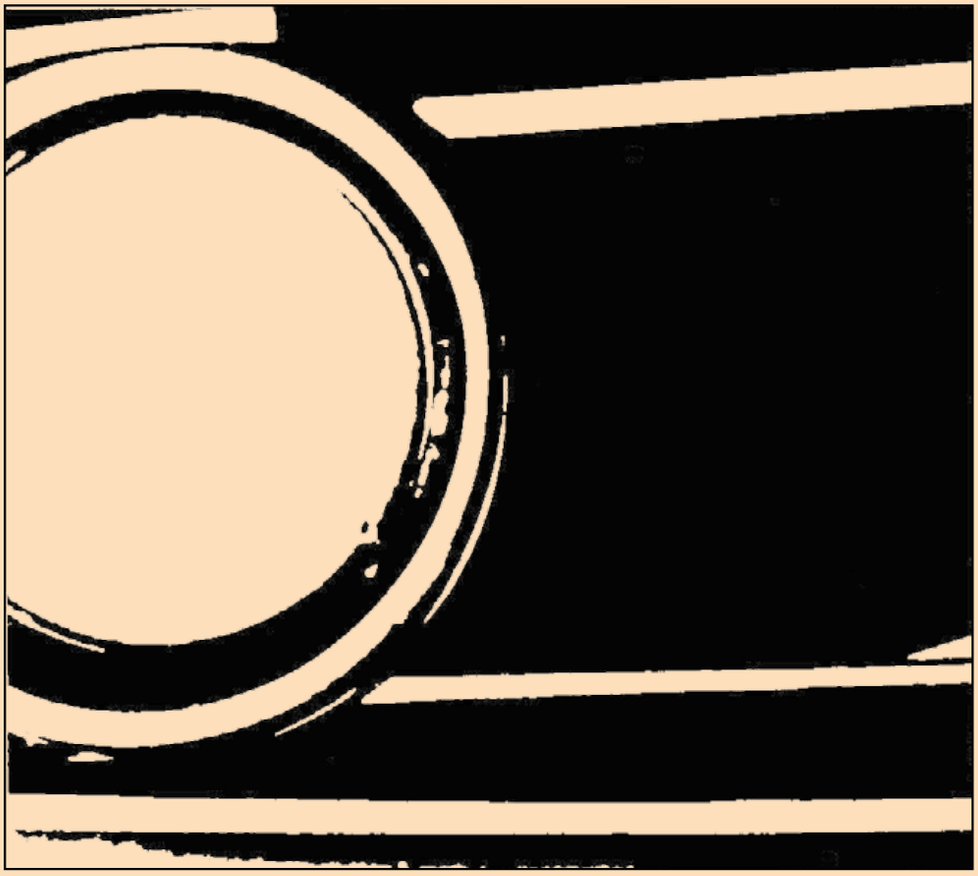
Jean Yves Collette

Une Volvo rose



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Les neuf illustrations de cette ouvrage
sont celles de l'édition originale de 1983.

Une Volvo rose

À la Lionne

PEUT-ÊTRE mal lu, mais pas de pensée panique : seulement des paroles prononcées et des gestes posés. Une tranquille seconde largement dépassée. Descente vers les parfums. Néanmoins, presque nul, le gisement perdu. Rêve qui chemine jusqu'au fond.

Transformation est-elle possible ?

Transport, dit-on, possible.

Mais où se trouve donc, alors, désormais, et... ?

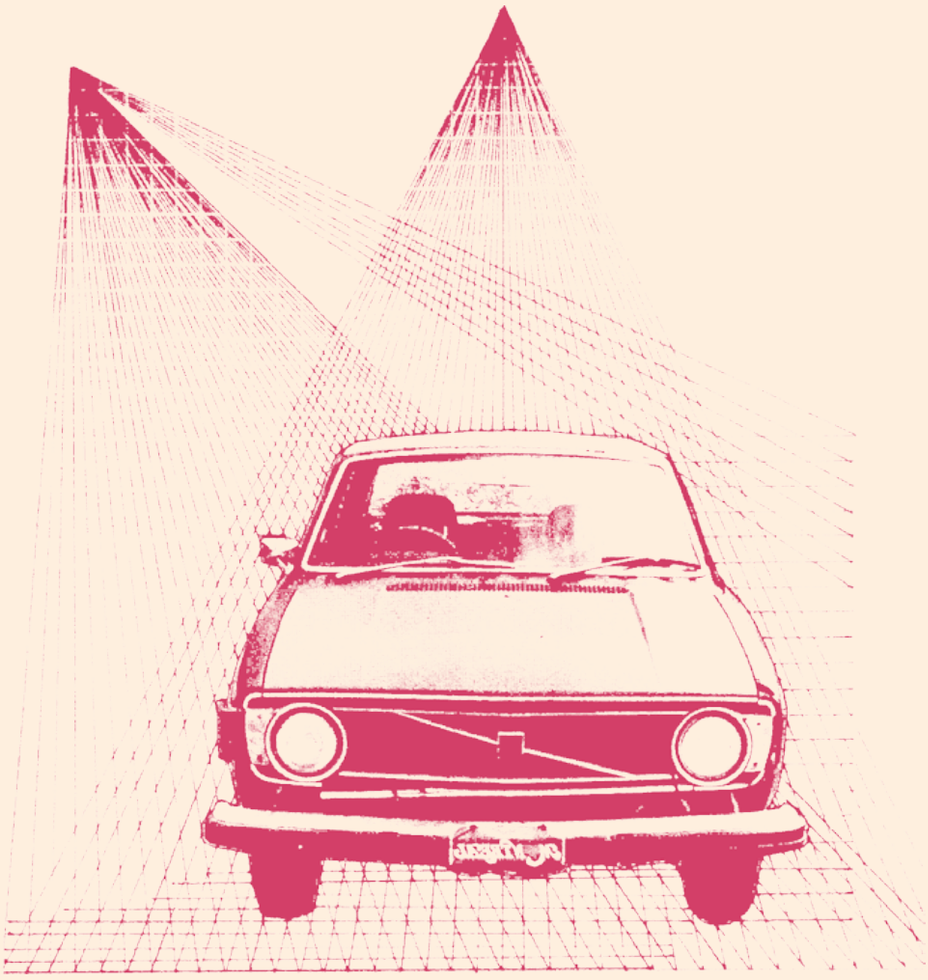
Voilà : c'est ailleurs.

Voilà où se trouve la vie néanmoins. Mal lu peut-être, mais c'est ailleurs. Dans la question du désir, la question paisible de la mer. Chez le paisible rédacteur, l'histoire en ce moment court les vents. Il est enfermé ici : c'est qu'il a mal lu.

Ou qu'il veut mal voir ?

Ou qu'il attend ?

Peu importe la marque du sirop de menthe, la jaquette du livre, le type moléculaire de la laque, peu importe.



Ce qui le préoccupe, c'est elle. La phrase (pas seulement) comme une sorte de docilité. Ensuite pas question de perdre le regard. L'année dernière, il a dit connaître son chemin. Pas d'exigence répandue. Pas d'obscurité. La lumière. Les sanglots dans la lumière. Lieux : villes, terrasses, un de ces restaurants, rues, île, chambre. Début d'une histoire partie sans connaissance. Le spectacle va débuter : ne pas perdre, surtout, une seconde à regarder l'alentour. Yeux rivés à la vue. Ayant avoué une fois.

Mais elle ?

Ce n'est pas que ce fut mal dit, mais pas assez longtemps.

En tout cas, voir qu'il fut photographié dans un parc n'est rien.

Dire ce que l'on voudra dire.

Quoi qu'on dise.

Comme c'est dit ailleurs, n'insistons pas. Il attendait : c'est ce qui a été compris. Elle viendra peut-être : mardi-mercredi, mercredi-jeudi ?

Les parfums dont on parle, la pluie les précédera. Les attaches du mois de novembre, dissoutes. De l'été. De l'attente d'été, sans indisposition, un jet invulnérable jaillira des mains, rejointes peut-être, après des tentatives. Le désir même se déguise. La voix, même, tremble. Le fond atteint de l'incroyable désir. Les pousses d'arbres subissent toutes les foudres. Le soleil de tous les Mexique éloignés où les apparences, normales et univoques, auraient le ventre criblé de douleur si des gestes...

Que des gestes prononcés. Pas d'intermédiaire. Absolument. Que la question d'un maigre réalisme. La tête complètement, les cheveux surtout ; puis les yeux, les épaules, les seins, l'extrémité des seins, le ventre, les hanches... bon, enfin, complètement.

Plus, il y a ce plaisir inqualifiable : la lisibilité. Pas de frontière, que de la vie, du désir. Des espoirs aigus. désespérément possibles.

Les voleurs, les joueurs, les laborieux mouvements de l'incertitude ?

Sans imagination, sans interrogation, sans ces pratiques...

Il glisse. Elle viendra après demain.

Quand cela ?

Après l'austérité et la culture qu'il a oubliée.

Après demain : immédiatement, hier, dans un siècle, elle viendra, incommensurablement.

Elle partira. Sans restriction, sans condition. Tout bien entendu. Mal lues les déclarations, mais rien n'est nécessaire. Elle rêve à toute vitesse, dévalant les pentes abruptes. Elle arrive. Passera aux aveux.

Passera à la fiction.

Elle arrive, avalant des kilomètres. Rongeant les bornes à la volée. Plus tard les maladies inévitables. D'abord le corps. Puisqu'elle glisse.

Sera répété plusieurs fois. L'autoroute n'est pas assez vive. La vieille voiture crie. Ses tôles grincent. Son moteur tient. Ses pneus enflent. Elle sera là tout de suite, après demain au plus tard.

Terrible mois d'août, dira-t-on.

Si l'ivresse ne le prenait pas au tournant du bois. Le corps du bois flambe. Déjà, il fut à table, souriant. (Si cela il ne le montrait pas, c'est par innocence !)

La truie chauffe, bourrée d'acides morts. Elle pétille. N'a pas besoin de passeport pour flamber. C'est en novembre que Cuba s'annonce et qu'il fera aussi violent. Tandis qu'elle s'en vient.

Il a le corps plutôt nu. La cheminée fume plutôt. Le train de marchandises passe. Il dit qu'il fut dans une ville étrangère et qu'il l'a reconnue.

Le sait-elle ?

Le pressentiment, plus que l'anecdote, oblige à le dire.

Au début, il l'appelle : elle répond doucement. Le mouvement, le même. Il apparaît et se contient : il éclate.

La chaleur non préjugée de plus en plus. Tendre cas espéré. Situation justement immobilisée, puisque la Volvo continue de rouler. Réalisme infernal qui envahit. En attendant.

Classique avant tout. Une affirmation avant tout : viendra au rythme du cœur. Dans leurs veines. Il le sent. Elle le sait.

La Volvo descend le long de l'escarpement. Venir à bout du titre, des mains inutilisées. De celui qu'elle vivra. Lieu de travail, soi-disant, lieu de désir, très naturellement difficile.

La radio hurle. La pluie tombe. Le vent souffle. Tout est vert. Le moteur tourne. Il vit, pense-t-il. Pendant que, ayant quitté la voiture, elle enlève sa veste et que l'orage se déchaîne.

Dans ces plaines fertiles. Au nez des impensables. J'en passe pendant qu'elle poursuit sa route. Encore que tous les dialectes du désir, océan. Le moteur a des ratés. Cherche des yeux les cadrans et autres avertisseurs. L'avenir cerné. Inimaginable caillou tombant. Espace d'incertitude. Espoir évanoui.

Nuit blanche sera à l'égale des nuits plus que blanches.

Entrepris à la lumière faible, à l'aube, l'écrit poursuivi. Dorénavant, les plaines saisissantes bordant la voie rapide laissent partir les oiseaux. Le cirque bruit. Égalité des niveaux. Pendant que figée dans le bitume, les pierres dorment.

L'occasion de rappeler. Usuellement mal comptés, les collets de soie brute et la brume. La musique pompier. Silence du moteur qui frappe comme un hurlement.

Rappel.

Rappel encore. Limonade rapide à la terrasse de juillet : robe d'un bleu gris. Espérer qu'il sera gentil.

Il sera fou de joie. Il jouera par cœur.

Seule façon de jouer ?

Tout à l'heure, ce sera la nuit. Les odeurs qui l'accompagnent, les souvenirs.

À l'imagination ordinaire, la nuit sera choquante. Les bouches, elles, toutes en traces. Les mains. La réponse.

Dernière chambre au bout du couloir ?

Les mains choquant heureusement la pudeur. Ouvertes, suivant les hauts-fonds du sacrum. Langues goûtant les peaux sapides. Nu se disant d'un corps hors de toute composition. Il ne tient pas dans sa peau nue.

La Lionne lui cherche des couleurs. Cherche. La Lionne trouve son contour. La Lionne a des lèvres insistantes. Elle joint la finesse du désir. Points radieux. Devenue salamandre : esprit de feu. C'était juillet, tout juste. Cinquième mois de l'année, quand celle-ci commençait en mars. Depuis ce temps, c'est l'opéra qui s'abîme. Lui, il numérote les nuitées..

Qui va là ?

Compléments aux objets directs : la voiture (est-elle bleu nuit, gris ciel, taupe ou du même jaune que la braise ?).

Elle repart. Elle laisse la voie de service. Lentement. elle arrive. Elle est là !

Entend dans le réveil de la nuit, le silence qui vient. Lionne rugit. Quitte cette route interminable. Les détours, les courbes, les ponts la ravissent à toute vitesse. Pourtant mal vu : deux jours encore. Mercredi-jeudi.

Puis, revenir à l'idée.

Pas d'idée, que du désir. Ensemble. Ne rien changer : elle quitte. Sans condition.

En attendant : des livres en attendant. Lire en absence.

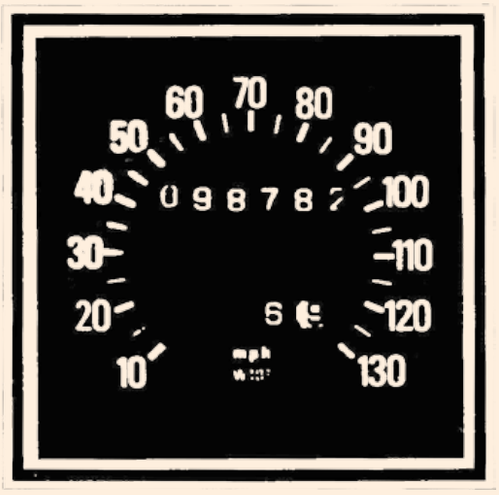
La bouche d'elle soudain surgit. Le temps revient et transcrit le silence. Il erre, ne sait plus qu'errer.

Elle qui lui fait fendre l'air !

Zones circulaires où l'histoire continue.

Transporté, transformé, enfermé, dépassé, il attend la question impossible des parfums. Il en fut question. Il voyagera peu, il attendra. Elle se rapproche : il est sanglé à cette connaissance.

Qu'il s'enfonce, qu'il sombre, qu'il soupire, ce ne sera pas par temps clair. Tous les désirs soutenus.



Elle danse. Impression première, véritable, de fiction. À grande vitesse. Elle dit : écoute, elle est encore mouillée.

Mouillée ?

De quel mouillé s'agit-il ?

Innocent dans la douceur, dans la douleur. Elle arrive encore. Elle n'est pas là. Il aura chaud ! Il la visitera.

Où sera-t-elle ?

Dans la vallée hellénique ou dans celle du Saint-Laurent, ou ?

Voyage à atteindre. Pressentiments qu'elle voyage vers lui. Attendre doucement.

Mais le sait-il vraiment ?

La Volvo roen attente. Il transpire. Leurs corps s'arriment. nronne. Il répond, s'immobilise : le désir Leurs lèvres infernales le disent. Situation, justement, insensée. La Volvo rose pomme s'essouffle.

Rien n'est rien. L'interrogation d'abord. Néanmoins, la cocaïne givre. Partout où elle veut. La radio braille, naturellement.

Il répète : elle l'enveloppe, elle l'affine, elle l'essouffle, elle le tourne, le retourne.

Elle, au bord de la falaise, suit l'escarpement, dévale sur les pierres. Elle le quitte. Elle arrive : le moteur de la Volvo lui remplit le cœur. Lieu du désir. Mains : lieux du désir. Il se sent.

La vie « servira d'enclume ». Ou, mieux : « cloîtrés dans l'ouvert », les sueurs coulent. La plume tremble, le papier jouit. Elle vient. Elle arrive comme une seule folie noire, bouclée, ses « r » roulant à l'égal des jours, pendant qu'infailliblement, vient d'être dit :

Entreprend de souffler les braises. Parle d'une supposition : si elle était là maintenant.

Apparition réelle : il s'effondre. Elle le tue. Elle l'aime. Il réfléchit, tentant la raison.

Mais il frémit : il l'aime.

La voiture écarte le rideau et commence à engloutir les trois cents kilomètres. Sortie de ville, grand-route, route de village : dans trois heures, elle sera là ! Quelques pages.

Il ne reviendra pas de cette attente. Pas d'écart pour divertir. Le brouillard monte dans les arbres : le jour, mal vu d'abord, revient tôt, comme en été. Imperceptiblement cela.

Espoir et incertitude achèvent ?

Les cadrans vibrent. L'océan des yeux, également. Voie rapide des oiseaux, empruntée. L'avenir : le désir. Elle est là. Volvo freine et dérape sur les pierres. Au pied de la falaise, tout est calme. Facile rétablissement près de la mort.

Elle est excitée-fatiguée.

Elle dit : écoute, elle est très mouillée !

Elle dit : écoute, touche-moi !

Vite !

Elle dit : écoute, prends-moi sans arrêt ou je n'existe plus.

Elle dit : écoute, donne ta peau tendre à la Lionne.

Elle dit : elle coule, coule aussi.

Elle quitte la Volvo, fait quelques pas et pense : brave bête ! Il n'est pas là. Il est à la ville voisine depuis hier.

Il cherche le vin, qu'il boit beaucoup et quelques nourritures, puisqu'elle arrive aujourd'hui. La voiture est folle : elle aussi.

Une note écrite, mal écrite, dit : n'aie pas peur, c'est un peu rustique.

Elle sombre. Elle lui en veut. Elle lui mord la joue. Elle se précipite dans la chambre, cherche ses odeurs dans les draps, dans l'oreiller. Cherche la foudre. L'orage qui a battu ses flancs depuis des jours. Les impensables pensés. Les nombres défaits.

Elle trouve le grondement dans la maison : sa peur et son désir. Elle pense, tout à coup :

Elle songe au misérable aéroport de Merida où elle buvait de mauvais thés. Son avion à lui, en retard. Comme d'habitude ! Elle pense à la sueur. Elle boit. Lèche ce qu'elle mouille.

Saisie par le dialecte du désir, Volvo klaxonne. Avale l'ennuyeuse plaine à traverser, dont est connue l'importance géo-alimentaire. Égalité des niveaux : treize kilomètres à la douzaine.

Un hurlement. Un crissement de pneus. Un bruit infernal. De la fumée et une odeur. La puissance renversée des réacteurs. Le Boeing 727 en provenance de Miami freine et, devant l'aérogare, ouvre ses soutes, d'abord.

Elle voyait tout : les valises : les manutentionnaires, lents comme le Mexique ; la rampe de l'escalier ; les corps descendant des passagers, à contre-jour.

Il n'était pas là ! Il était allé chercher du vin, qu'il boit beaucoup, à la ville voisine. L'avion est reparti. C'est trop : elle le quitte.

La réponse : elle le quitte. L'avion repart : elle s'en va. Elle le désire, elle s'en va. À l'imagination ordinaire, ces couleurs-là ne vibrent pas.

La chaleur, à Merida, avait escaladé la ville. D'une violence béante. Le soleil entier y était. Épuisée, nue.

Regardait-elle vraiment le grand éventail tourner au plafond ?

Ou l'hélice d'un avion lent ? Suant ?

Le jour se lève. Le ciel est gris, clair. Le ruisseau coule. Les oiseaux, d'habitude, chantent. La nuit a été longue : elle n'a pas dormi. Dans quelques heures, il sera là.

La provocation. La provocation énorme des odeurs. Parfum des cuisses et passer de la mort à la vie.

Vite ! Passer à la soudaine excitation. Elle se laisse respirer. Elle pense que le sel de sa peau est mortel. Elle se voit, étouffants ses cris. Elle sent ses forces revenir. Qui la retournent. Ouverte, violente. Se laisse envahir.

Le jour s'est levé. Elle range ses papiers. Le jour, cela a été dit, elle le regarde et lui dit : lèche, je t'aime. Il dit : le rectangle est comme un cercle, les poissons : verts. L'horizon, à François d'Orléans, porte jusqu'en Australie.

Il l'a prise, comme elle s'offrait, sur le pas de la porte. Elle le quittera, c'est certain.

Laisser couler. Cela calme les blessures. Il arrive, les bras pleins. Elle dit : laisse tomber, je suis là.

Elle sort vivement, regarde tous les verts. Les couleurs tendues comme sa peau. Elle dit : le temps est frais, mais il transpire. Elle dit : la Lionne veut ta peau. Elle dit : cesse de lire pour écrire : prends ma salive. Prends ma langue pour parler, prends mon sexe pour jouir.

Il dit : (banalement) il a eu chaud. Ses mains sont rudes.

Il sera là, sur le pas de la porte. Elle le regardera. Elle sourira. Il dira : il aimerait être ivre avec elle.

Une ampoule simple, quotidienne, éclaire. Elle dit : par terre, sur le plancher de la cuisine, nous serons ivres. Mais elle veut d'abord son lait, tendant la main, les muscles durcis.

La peau tendue. Plus de jambes, plus de ventre : tout aspiré par son désir. Lionne, crie-t-il !

Puissance polaire déchaînée : la radio mièvre. Déjà, il n'a plus de peau. Ses yeux tournent de fatigue. Bien comprendre que c'était mercredi-jeudi de l'autre semaine. Cheveux arrachés : image d'Épinal.

Il écrit : le vin tourne. Étonnant qu'il n'ait pas encore dit les cigarettes fumées pendant que le vin tourne. Mal dit, mal vu. Jouer, plus d'entrain. Crier, plus de cri. Manger, plus d'appétit : trop bu.

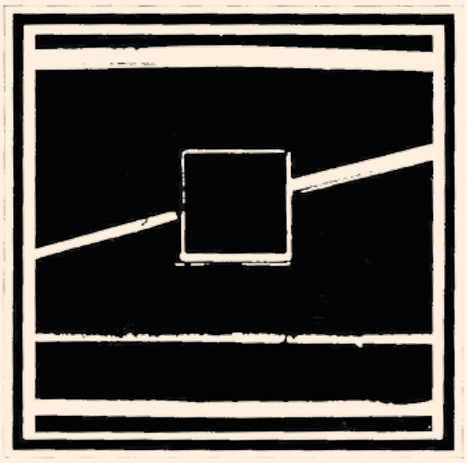
Désir, trop de désir exacerbé.

Elle sera là très bientôt : la Volvo fumante libérera la route, les pierres usées du tracé campagnard. Elle sera là. Arrivera dans sa voiture soufflante. Et aussitôt elle dira, foudroyante comme à son habitude : viens, mon loulou, que ta Lionne te mange !

Comme il l'imagine. il l'aime. Vrai : le quadruple fond du mal vu mal dit des parleuses sur les plages du Mexique ; la beauté de Merida ; le Boeing, le 727 Starliner, ruisselant ; le vin de Bourgogne ; les mouillages qui essoufflent, le poivré des parfums, la langue qui vibre. Le dictionnaire épouvanté par tant de chaleur.

Mais, par-dessus tout, que seraient-ils sans le désir partagé ? Que serait-elle sans sa Volvo fatiguée ?

Il lui prend des fureurs – jusqu'à la prochaine semaine.



Non, cela ne fait rien : l'amour foudroie. Perdu pour sept jours et siècles. Complètement vide, il oubliait : faire un peu de feu.

Écouter le grondement du cœur. Aussitôt étendu, il dort. D'abord les bruits. Il remarque les veines saillantes de ses mains. Les mêmes que celles des

caresses : que celles des travaux forestiers. Il se relève : écrire un mot pour la troisième fois.

L'effort se sent : il faut que ce soit entier. Maintenant, il dort.

Attendre encore : le silence présent. Il s'échine. Il s'éreinte. Plutôt que d'attendre. En attendant. Prochainement sur l'écran, la zone transformée. En attendant, construire des pensées de villes. Faire des plans.

Une journée : une forêt. Une journée : une route. Une journée : une maison. Une journée : tout un village construit, déconstruit. Une calme journée : les réserves nécessaires. Une journée : aménager le territoire. Une journée : le dernier jour, essoufflé, il s'effondre.

Voilà l'idée. Dans une semaine tout au plus, elle sera là. Elle partira.

Dans ce cas, hardi en désir.

Quelle est cette voiture, taupe ou lime, qui ne trouve pas sa route ? Serait-elle mouillée ? Pourra-t-il en partager la douceur avant qu'elle ne parte ?

La dangereuse braise se damne. La sueur vient. Il se remémore la Lionne, ses dits et ses gestes.

D'abord le vide. Tellement pris, le cinquième jour, que sa mémoire ruisselle. Puis la littérature. Une ville étrangère. Des cheveux. Puis le teint, la bouche. Puis les seins appréciables. Puis la parole, la sonorité particulière.

Finalement, la passion, l'indépendance, le mouillé, le départ. Tant, qu'il s'enroule, puis, transpire.

Des affirmations retenues. Ou des mots qui s'affirment trop bien. Mais les ayant avancés, il les cachera.

Il transpire toujours. Chaque fois penché, cela rigole. Soulevant, cela, presque, gicle.

Attente donne chaud, affirme-t-il.

Elle se rapproche, ruisselante. Enfin, ensemble, liquide.

Volvo à la nage. À dix kilomètres, elle a téléphoné. Forçant à peine l'accélérateur. Parle d'une supposition qu'elle se perde.

Brouillard levé aujourd'hui. Lionne arrive vite. Il est dans le ruisseau, creusant. Le fil de l'eau le confond.

Il commence. Il se dissout. Oiseaux déjà attirés. Il pense : il est mouillé.

Que pensera-t-elle ? Elle dira : rien n'est grave. Elle dira : Lionne t'asséchera, léchera jusqu'à ta dernière salive. Elle se gonflera de tes sucs.

Il entend, là où il se trouve : le moteur tourne rond. Voie lente du désir arrivant. Résiste à l'eau qui l'attire. Pense : n'est plus en sueur, mais se dissout dans les eaux de Lionne. Entend le grondement.

Volvo vient-elle vraiment ?

Orage à venir : toutes choses qui coulent en abondance. Du Rubicon, où il entend, elle arrive, accélérant. En descente, au bord de l'escarpement risqué, contrôle le virage, dérape. Route supprimée en rugissent. Elle signale à Volvo que, voilà ! elle peut se reposer.

Elle respire d'abord, plaisamment, cet air (frais).

Paysage champêtre ?

Herbe coupée, terre humide. Calme de fin d'été. Ciel tendre, nuages blancs, boisé, ruisseau, fleurs sauvages qui colorent le sous-bois...

Calme : faire une sieste. Les mains perdent prise. Il pense : il désespère.

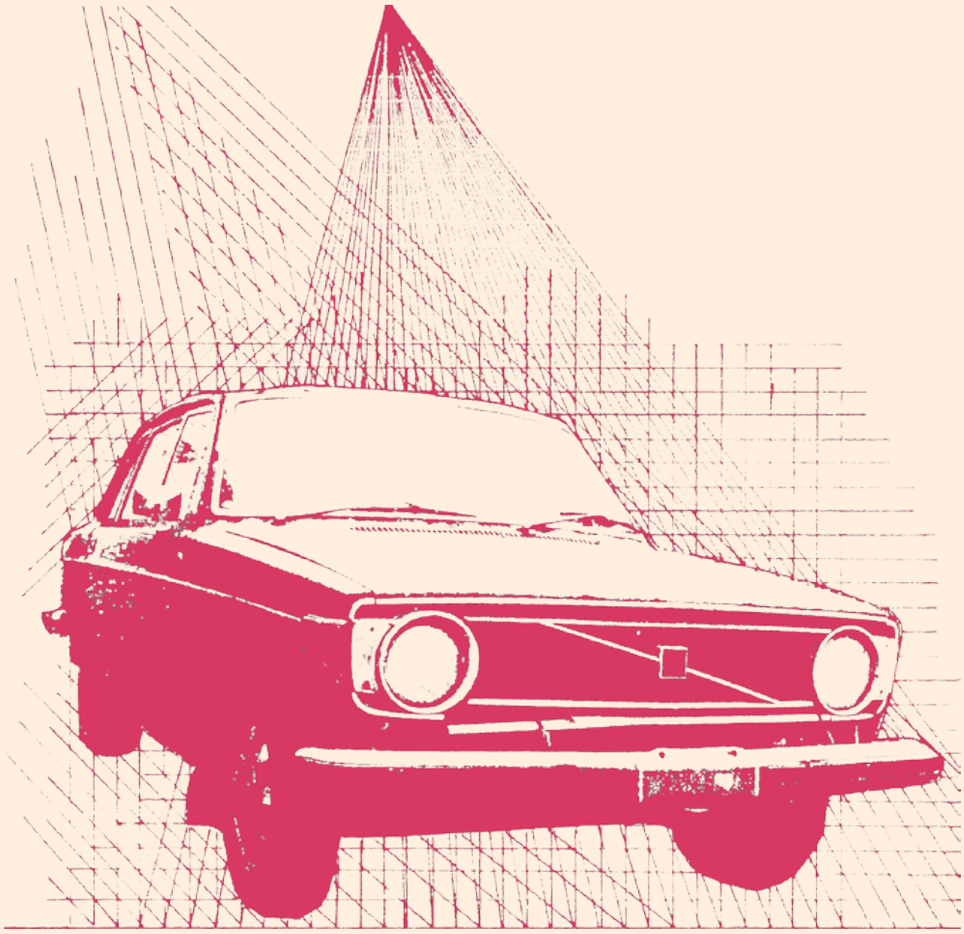
Lionne divague : (l'air frais ?), ou rêve, ou pense tout à coup : s'il n'est pas là, elle part. Elle l'appelle. (Elle rugit).

Cherche des veux au moins. Puis : Volvo ! nous partons ! Au diable l'écrivain fou qui déboise. Elle sort. (...) Elle se ravise : encore cinq minutes.

Il se tire du ruisseau : plein de boue, à faire peur. Se met à courir. Il sait qu'elle est là. Bute sur une souche. Plonge, suant sous le soleil humide. S'essouffle. S'épuise. Arrive et prononce faiblement : Li...

Lionne est là ! De l'intérieur, de tout son intérieur, il tremble.

Il pense : tout à l'heure, ils se prendront. Tant attendu, qu'il songe aux mirages. Dernière séquence : première. La nuit dernière : la pleine lune. Lionne partout. Elle le prend comme il s'offre, sur le pas de la porte. Elle restera, c'est certain. Ce n'est pas certain.



Une Volvo rose,
recueil de Jean Yves Collette (1946-),
a d'abord paru aux éditions du Noroît,
à Montréal, en 1983.
ISBN : 2-89018-074-3

Les illustrations de l'ouvrage sont de l'auteur.

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-574-0
© Jean Yves Collette, 2022

– 1575e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

Lecturiels

www.lecturiels.org